



# ALBERT MEMMI

## Les hypothèses infinies

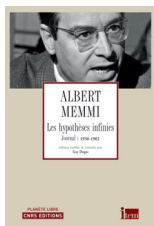
Journal | 1936-1962

édition établie et annotée par  
Guy Dugas

PLANÈTE LIBRE  
CNRS EDITIONS

item

## Présentation de l'éditeur



Né en Tunisie dans une modeste famille juive de langue maternelle arabe, formé dans les écoles de l'Alliance israélite universelle puis au lycée Carnot de Tunis, enfin à l'université d'Alger pendant la guerre et en Sorbonne à la Libération, Albert Memmi (1920-2020) se situe au carrefour de trois cultures et a construit une œuvre abondante d'essayiste, mais aussi de romancier, sur la difficulté pour un minoritaire né en pays colonisé de trouver son propre équilibre entre Orient et Occident. De l'âge de 16 ans à sa disparition, il a tenu un

journal, où il a recueilli ses rêves et ses cauchemars, ses doutes et ses illuminations, ses espoirs et ses désillusions, ses joies et ses frustrations : une somme de réflexions au jour le jour qui éclairent d'une lumière crue un « siècle épouvantable » mais qui constituent aussi les fondations d'une œuvre universelle.

Qui est le jeune homme que nous suivrons pas à pas, de ses 16 ans à la quarantaine, dans ce premier volume du *Journal* ? Un minoritaire en pays dominé, né pauvre et honteux de ses origines, mais avide de culture et désireux d'en faire son destin ? Un enfant qui ne possède d'autre langue que « le pauvre patois du ghetto », mais rêve de maîtriser celle de Rousseau et de Gide, d'égaliser — qui sait... — son maître Jean Amrouche, ou même le monumental François Mauriac ? Cet adolescent pacifiste, un peu dandy, brutalement confronté à la guerre et à la nécessité de prendre parti, ou ce Juif acculturé qui fait peu à peu l'expérience de sa condition, découvre les ostracismes dont il est de tous bords entouré, et qui apprend à s'en défendre ?

Que cherche-t-il ? Vivre à Tunis, en se calfeutrant dans les « valeurs-refuge » et les traditions de sa communauté, ou s'enfuir à Paris pour se mesurer à la modernité occidentale ? Étudier la médecine, la philosophie ou les sciences humaines ? S'étourdir dans les divertissements ou affronter le monde et ses contradictions, au risque de s'y brûler ?

Quelles sont ses ambitions, enfin ? Lutter parmi les siens au sein de mouvements de jeunesse ou se tenir à distance de tout militantisme pour mieux analyser les situations ? Défendre ses convictions par la plume ou s'inventer un monde de fiction capable de transcender ses déchirures intimes ?

L'âge d'homme arrivé, ce jeune inconnu déchiré, devenu Albert Memmi, s'est clairement défini comme colonisé à travers le *Portrait du colonisé* et comme Juif par le *Portrait d'un Juif*. Pendant la guerre, il a fait l'expérience de la souffrance physique et de l'engagement ; plus tard, s'éloignant des siens sans les renier, il a appris — sans jamais se compromettre — à en découdre avec l'Occident et avec l'altérité. Par l'écriture de deux romans autobiographiques, il s'impose comme écrivain de langue française ; comme enseignant-chercheur en philosophie et sociologie, il collabore avec Aimé Patri, Daniel Lagache et Georges Gurvitch à l'élaboration d'une pensée humaniste aux prises avec les défis de « ce siècle de sciences, de progrès et d'effroyable bêtise ».

L'extraordinaire itinéraire individuel que révèle ce *Journal* 1936-1962 possède sa moralité. Il prouve avec une exemplarité éblouissante que rien n'est jamais joué d'avance, que tout se conquiert : en dépit de ses origines, au-delà de sa condition et malgré l'état cataclysmique du monde, le jeune homme parvient à percevoir, loin des « vérités absolues », la promesse effective de tous les possibles, *les hypothèses infinies* que nous offre l'existence.

*Professeur émérite des universités, spécialiste des littératures de langue française et des expressions minoritaires au Maghreb, Guy Dugas est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Albert Memmi, ainsi que de l'édition critique de ses Portraits dans cette même collection.*

---

PLANÈTE LIBRE

---



---

LES HYPOTHÈSES  
INFINIES

**Journal 1936-1962**

---

CNRS ÉDITIONS

Édition critique de Guy Dugas

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du laboratoire d'excellence TransferS (programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02PSL\*etANR-10-LABX-0099)



La Fondation du Judaïsme Français, reconnue d'utilité publique, qui abrite à ce jour quelques 80 fondations œuvrant dans les domaines de la culture, de l'éducation, du social et de l'humanitaire a vocation également à mener ses propres actions. L'édition du Journal d'Albert Memmi par CNRS Éditions en fait partie intégrante car la mise en valeur du patrimoine culturel juif est au cœur de notre vocation, ainsi que la possibilité offerte au plus grand nombre de pouvoir s'en saisir.

Ariel Goldmann,  
Président de la Fondation du Judaïsme Français



Guy Dugas bénéficie d'une bourse de la fondation Matanel pour son édition de l'ensemble du Journal intime d'Albert Memmi.



© CNRS Éditions, Paris, 2021 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-271-13595-7

ISSN : 2111-6881

# Sommaire

*Introduction* ..... p. 7

*Avant-propos* ..... p. 37

*Journal 1936-1962* ..... p. 71

*Annexes* ..... p. 1383





---

# INTRODUCTION

Quand j'en ai fini avec la terre, je me perds dans le ciel. Il est immense ; les nombreux nuages argentés l'encombrent à peine. Aussi loin que va le regard, il ne découvre pas de limites. Toutes les hypothèses infinies sont justifiées. Il y a seulement d'autres mondes et jamais une fin.

*Journal, juin 1942*



Dans un essai, déjà ancien mais toujours précieux, Alain Girard<sup>2</sup> mentionne comme seules caractéristiques stables de ce qu'il désigne comme « le vrai journal » :

1. Sa structure chronologique, rythmée par la succession des jours, parfois des heures.<sup>3</sup>
2. La présence implicite, ou le plus souvent explicite, d'un *je* réglant l'allure du discours.

Deux caractéristiques qui ne suffisent pas pour autant à définir un genre généralement qualifié de « fourre-tout » et qui n'empêchent pas de rassembler sous le nom générique de *journal intime* ou *journal personnel* une multiplicité de textes, d'une profonde hétérogénéité de formes et d'une liberté d'écriture à peu près totale. Ainsi, celui qui nous intéresse ici offre-t-il, de façon plus ou moins explicite, plus ou moins mêlée, pas moins de sept types de journaux différents, et il faudra attendre le troisième cahier, sobrement intitulé *Journal*, pour que Memmi mesure toute la variété permise par ce genre.

## 1. Journal intime

L'intime, c'est lorsque l'écriture se trouve en permanence rétrovertie sur le moi, l'ego, ses affaires de cœur ou d'amitié, dans une posture de confession que le journal, à priori non destiné à publication anthume, permet plus que tout autre genre.

Espace d'enfouissement du secret ou de révélation jubilatoire de ce qui ne peut ou ne veut se dire, texte s'élaborant moins dans la volonté d'une large diffusion que comme embrayeur de publications parfois largement postérieures, il se constitue en une somme de « points de repères indispensables » que le refus de la dissémination, la dispersion dans le temps et l'énormité de l'ensemble dans lequel ils baignent semblent rendre inoffensifs :

---

1. Ce terme mis en caractères romains désignera le genre et je réserverai l'italique à l'ensemble constitué ici et qui fait œuvre.

2. *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1963.

3. « L'écriture diariste saisit, par principe et par vocation, le temps dans son irréversible défilement : toute publication du journal va donc épouser et reproduire la ligne temporelle et s'inscrire dans une stricte continuité chronologique » (Nathalie Mauriac Dyer, « Le Temps, le temps pur... », *Genesis*, n° 16, « Autobiographies », 2001, p. 98).

Ici j'écris pour moi, je trace des points de repère indispensables. Quelquefois, j'omets des choses que je n'ose pas me dire malgré mes efforts. Mais souvent je peux écrire ce que je ne peux dire à qui que ce soit parce qu'on n'y verrait que jeu ou calcul (*Journal*, 9 juin 1945).<sup>1</sup>

Dans les deux cahiers initiaux, intitulés *Choses vues et impressions, pensées*, puis *Un peu de ma vie et de moi*, Albert Memmi affiche immédiatement le caractère profondément intime des pages qu'il va nous livrer. De 18 à 98 ans, presque quotidiennement et avec une franchise absolue, il confiera ensuite à son journal ses moments les plus personnels, ses sentiments les plus douloureux, ses rêves les plus secrets, dans une démarche à la fois narcissique et critique, doublée d'un désir paradoxal et coupable de partage – tentation assez compréhensible de la part d'un jeune homme écartelé, d'abord désireux de se libérer d'un milieu très pauvre, auquel il est profondément attaché mais que son esprit d'indépendance et son acculturation conduisent à juger conservateur et invasif, puis d'un homme arrivé mais qui, dans son exil consenti, n'oublie ni ne renie rien de ses origines et de son histoire.

## 2. Journal d'un corps

Se confronter au réel, c'est aussi se confronter à soi-même. Albert Memmi s'est toujours montré soucieux de son apparence et de sa santé, attentif à son corps, aux stigmates qu'y imprime le temps qui passe. Ayant vu son père perdre peu à peu la vue jusqu'à devenir aveugle, c'est d'abord l'achluophobie qui le hante, à mettre peut-être en relation, comme le font certains psychiatres, avec la peur du noir qui l'effrayait tant durant l'enfance (voir *Le Scorpion*). Plus tard – je l'analyserai dans le second volume –, ce sera la hantise de la dépendance que crée tout soin médical, et plus encore, lorsqu'il en fera l'éprouvante expérience, toute hospitalisation.

À l'instar de nombreux écrivains pour qui « l'essentiel reste encore [leur] propre personne », il conçoit, face à la maladie, l'écriture comme une thérapie sans laquelle « [il] se serai[t] sans doute brisé » : « Dès que je saisis mon stylo, je me sens déjà mieux » (juin 1952).

Mieux que toute autre forme d'écriture, le journal, « écriture-opium », représente pour lui « le calmant indispensable, un remède quotidien » (25 juillet 1960) face aux difficultés qu'il rencontre et aux problèmes qu'il s'imagine. Si bien que, lorsqu'il demeure trop longtemps sans écrire, il se sent en situation de manque, comme on le serait de l'oubli d'un médicament. Et de la même manière que l'abus ou le manque d'une drogue peut conduire au sentiment d'une perte – perte de conscience, de vigilance ou de contrôle de soi –, de même la tenue du journal, ou la moindre négligence à le tenir, peut devenir pour le diariste source de malaise :

---

1. Dorénavant, toutes les dates entre parenthèses sans autre mention de source renvoient au *Journal* de Memmi.

Lorsque le malaise est trop fort, il m'est difficile de tenir ce cahier. Et actuellement, il est presque insupportable, le soir surtout.

Peur de perdre le contrôle de moi-[m]ême, d'être à la lisière du pathologique (21 mai 1959).

### 3. Journal extime

L'expression est, on le sait, de Michel Tournier, et sert de titre à une partie de son journal. Tournier s'explique sur ce qu'il entend par *journal extime* dans une préface où, citant Malraux, il récuse l'écriture de l'intime comme « un repliement pleurnichard sur “nos petits tas de misérables secrets” »<sup>1</sup>, puis quelque temps plus tard dans une lettre à Jean Chalon, disant de son *Journal d'un rêveur professionnel*<sup>2</sup> : « C'est le contraire d'un journal intime. Il faudrait inventer pour toi le journal extime, c'est-à-dire braqué sur les autres. »

Récit d'expériences, de rencontres et de « faits divers », le journal extime, renonçant à tout « repliement pleurnichard », sera donc tourné vers l'extérieur et vers autrui. Il est description de faits, portraits de personnalités rencontrées, confrontation avec le réel. Or, cette appréhension objective du monde, déjà présente pour le jeune Albert à travers les *Choses vues* du premier cahier, sera par la suite très perceptible à des moments-clé de son existence : pendant la guerre, ou encore dans son « journal tunisien » des années 50-56. L'écrivain en fera ensuite l'une de ses recherches privilégiées, jusqu'à tenter d'inventer des formes d'expression (écriture colorée) ou des genres (portrait) permettant de la saisir au plus près.

On l'a compris, l'intime, focalisé sur l'ego, sera plutôt de l'ordre du *discours* sur soi, quand l'extime, plus altruiste, relèvera, sinon du *récit* – du moins de la chronique, au sens aristotélicien, soit « une succession indéfinie d'événements contingents qui commence et finit au hasard, c'est-à-dire sans que le début ni la fin soient appelés par les relations logiques entre les événements »<sup>3</sup>.

### 4. Journal de voyage

Relevant à la fois de l'extime et de l'intime, le récit de voyage doit être considéré comme un genre à part au sein du journal. Memmi a beaucoup voyagé à travers le monde pour donner des conférences, animer des séminaires ou tout simplement pour son agrément. Comme bien d'autres diaristes – je pense à Pierre Loti dont les récits de voyage correspondent très exactement à des « trous » laissés dans le journal – il a éprouvé le besoin de retirer les plus importants à ses yeux du *Journal*, afin de les réunir dans des dossiers spécifiques, sans jamais parvenir à résoudre les problèmes

1. Michel Tournier, *Journal extime*, Paris, La Musardine, 2002.

2. Jean Chalon, *Journal d'un rêveur professionnel (2005-2007)*, Paris, La Différence, 2009. La phrase de Tournier est reprise en quatrième de couverture.

3. Aristote, *Poétique*, 50b, cité par Michel Braud, « Le journal intime est-il un récit ? », *Poétique*, n° 160, 2009, p. 388.

spécifiques de rédaction qu'ils semblaient lui poser, si bien que tous ces dossiers restent comme autant des friches non exploitées à ce jour :

Je me suis promis de tenir mon journal d'Italie, puis de le rédiger après. Après, je ne retrouve pas les impressions vivantes. Ne restent que des faits, trop impersonnels, décolorés, pour me tenter (3 octobre 1952).

La plupart de ces déplacements ayant eu lieu au-delà des années qui concernent ce premier volume, en relation avec la notoriété acquise par Memmi grâce aux *Portrait du colonisé* (voyage au Québec au printemps 1967) puis au *Portrait d'un Juif* (voyage à New York, en juin 1962, pour le lancement de sa traduction, séjours en Israël en 1962, 1974, 1980, etc.), la question de leur publication ne se pose pas ici. Je réserve donc pour le tome 2, ainsi que pour d'autres publications<sup>1</sup>, une analyse approfondie de la dimension paradigmatique du voyage chez Memmi.

## 5. Journal de lecture

Il est une catégorie de journaux, pourtant fréquente parmi les jeunes, dont on parle peu, il s'agit du journal de lecture, composé de notations plus ou moins développées – de la simple mention d'un titre à l'analyse détaillée – relatives aux ouvrages lus, aux films ou aux pièces de théâtre vus.

### *Lectures*

Gros lecteur, Memmi aimait à établir des fiches de lecture, tantôt externes – fiches bristol conservées par ordre alphabétique dans diverses boîtes ou dans le garde-manger de telle ou telle œuvre –, tantôt internes au journal, plus rarement les deux, quand une mention de lecture dans le journal suscite de plus amples développements, voire de vrais brouillons, en marge de celui-ci.

Ainsi, en juin 1940, une lecture du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley conduira à une fiche détaillée externe au *Journal*. Mieux encore : en 1966, une analyse conjointe du film de Volker Schlöndorff, *Les Désarrois de l'élève Törless*, tiré d'un roman de Robert Musil, et de l'essai d'Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*<sup>2</sup> renvoyant à la question de la banalité du mal et de la culpabilité des victimes qui obsède Memmi depuis la rafle des Juifs tunisiens et leur enrôlement comme travailleurs forcés durant la guerre, lui inspirera d'abondants brouillons qui ne seront finalement que peu utilisés<sup>3</sup>.

---

1. Je me penche actuellement sur le voyage de 1967 au Québec et aux liens de Memmi avec la Révolution tranquille et avec certains intellectuels de gauche comme Hubert Aquin et André d'Allemagne dans ma contribution au volume en hommage à Albert Memmi dirigé par Yvette Benayoun-Szmidt et Négib Redouane, à paraître en 2021 chez L'Harmattan.

2. *Eichmann in Jerusalem. A Report on the Banality of Evil*, New York, Viking Press, 1963. Traduction française d'A. Guérin, Paris, Gallimard, 1966.

3. Un cahier entier regroupe ces analyses du film et de l'essai, qui ne donneront lieu qu'à un compte rendu du livre d'Arendt, sous le titre « Autopsie d'un assassin », dans *Le Magazine littéraire* de janvier 1967, mais conduiront à bien des réflexions de *L'Homme dominé* ou de *La Dépendance*.

La première mention de lecture que l'on trouve dans le *Journal* concerne *Les Pensées* de Pascal (novembre 1937). Surprenant pour ce jeune Juif qui n'a pas encore 17 ans et qui a déjà pris ses distances d'avec sa propre religion ! Il faut dire que chez cet auteur comme chez Montaigne, autre lecture de jeunesse<sup>1</sup>, ce qui impressionne le jeune Albert, qui lit encore un dictionnaire à la main (1<sup>er</sup> juin 1938), c'est d'abord la rigueur de l'expression, la logique de l'écriture. Car pour lui, la lecture, si elle permet la confrontation avec ce type de modèles existentiels, participe avant tout des apprentissages linguistiques, stylistiques et lexicaux nécessaires, comme le montre une discussion avec des camarades, en début d'année 1938 :

[...] Je lis par exemple une poésie à quelqu'un. Si cette personne ne sait pas lire, la poésie ne produira qu'un effet moindre simplement de son, de rythme. Il faut que cette personne apprenne d'abord à lire et savoir ainsi ce que veut dire l'auteur.

– Jérôme : C'est une question de sensibilité.

– Après avoir appris à lire, oui. Mais il faut d'[abord] comprendre la langue (28 février 1938).

Par la suite, ses lectures se multiplient, à la fois philosophiques – Spinoza, Herbert Spencer... – et littéraires – Poe, Kipling, Pirandello... et surtout Gide, à qui il voue une grande admiration. Elles reflètent un balancement existentiel entre connaissance et action, la première se trouvant dans l'étude et la recherche, la seconde dans l'engagement politique ou social, mais également dans l'écriture. Si bien que l'une et l'autre finissent par entrer en conflit chez cet être en devenir :

« J'ai un besoin d'écrire qui me tenaille de plus en plus. Le besoin de connaître recule ~~devant~~ même. Je suis presque prêt à sacrifier 1 partie de la Connaissance pour créer (septembre 1942).

Un plus large inventaire deviendrait fastidieux et sans doute vain : toute lecture dépendant largement du moment et des possibilités qu'il offre, la période de la guerre sera relativement pauvre sur ce plan, en dépit de la découverte de Zangwill et d'Hemingway, alors qu'à son arrivée à Paris, profitant des bibliothèques, le jeune homme fera preuve d'une véritable boulimie.

### Modèles

Philippe Lejeune, introduisant le dossier « Autobiographies » de la revue *Genesis*<sup>2</sup>, distingue trois types de recherche de modèles dans tout journal : des *modèles de style*, des *modèles existentiels* et des *modèles idéologiques*. Types que l'on retrouve à divers moments clés dans celui qui nous intéresse.

1. *Journal*, 31 mars 1944 : « Lu un beau et surtout riche numéro de *Fontaine*. Article suggestif de Georges Blin sur Pascal et Montaigne. La solution du "Comment vivre ?" qui me préoccupe tant est esquissée par chacun des 2 hommes. J'ai la nervosité et le tumulte de Pascal. Je suis attiré par la sérénité de Montaigne : là, me semble-t-il, est la solution. »

2. « Vers une grammaire de l'autobiographie », *Genesis*, n° 16, *op. cit.*, pp. 28-30.

– Chez Memmi, la recherche de modèles existentiels se cristallise essentiellement autour d'un moment de formation très important, son passage au lycée français de Tunis, le célèbre lycée Carnot, période sur laquelle ce *Journal* fournit de nouveaux éléments de compréhension, complémentaires au chapitre connu de *La Statue de sel* intitulé « Le lycée ».

Deux figures émergent de cette époque, celles d'Aimé Patri et de Jean Amrouche, enseignants dans ce lycée – figures concurrentielles, sinon antagonistes, de maîtres spirituels qui joueront, chacun à sa façon, un grand rôle dans la formation du jeune homme, mais aussi de parrains en quelque sorte, qui l'accueilleront à son arrivée à Paris en 1945 et favoriseront sa double vocation de penseur et d'écrivain. Deux figures auxquelles il restera fidèle sa vie durant et que l'on retrouve en bonne place dans ses ouvrages.

Incarnation, selon Memmi de « l'idéal de la connaissance pure, philosophique et scientifique », Aimé Patri (1904-1983) est celui qui, à Tunis, l'initia « à l'amour de la philosophie et de la réflexion ». Mais il est aussi, d'une certaine manière, celui qui l'en écarta tant il lui semblait déconnecté du réel et d'une « extraordinaire inefficacité dans la vie de tous les jours ».

Militant d'extrême gauche, proche des milieux intellectuels progressistes et anticolonialistes, il aida aussi le jeune homme, qu'il considérait comme l'élève le plus intelligent qu'il ait jamais eu, dans son intégration à son arrivée en métropole. C'est dans sa revue *Paru*, où il signa une douzaine de contributions, que Memmi, qui bien plus tard lui dédia son essai *Le Racisme*, fit, en France, ses véritables débuts dans l'écriture.

Face à ce maître ès philosophie, Jean Amrouche, dédicataire du recueil *Le Mirliton du ciel*, apparaît comme maître ès littérature et ès poésie, vers qui Memmi finira par se tourner, dans son hésitation entre plusieurs vocations. C'est sans aucun doute lui qui a permis l'éclosion des talents littéraires du lycéen, d'abord en le conseillant dans ses premières lectures, dont on voit bien qu'elles empruntent souvent à ses propres dilections (Louis Brauquier, Patrice de La Tour du Pin, Pierre Emmanuel, André Gide que Memmi rencontrera en septembre 1942 au domicile d'Amrouche), puis en l'orientant vers des directeurs de revues ou journaux tels que Reggui en Tunisie ou Quilici en Algérie.

Mais c'est surtout après-guerre et Outre-Méditerranée qu'Amrouche a joué un rôle déterminant dans la carrière et dans la vie de son protégé : dans sa vie en l'envoyant dès son arrivée en France dans un sanatorium de montagne afin qu'il s'y refasse une santé puis en le recevant en famille dans sa propriété du Loir-et-Cher ; dans sa carrière en tentant de l'accueillir au sein des éditions Charlot qu'il dirige depuis Paris, puis en devenant le tout premier lecteur du manuscrit de *La Statue de sel* hors du cercle familial et en aidant, grâce à son carnet d'adresses, à le placer chez les éditeurs parisiens, même si, au bout du compte, cette démarche se traduit par un échec et que le roman ne dut sa publication qu'à Nadeau.

Les écrits sociologiques ou politiques de son élève semblent moins intéresser Amrouche qui refusera dans *L'Arche* au moins un de ses articles mais qui soulignera toutefois dans une magnifique lettre l'importance qu'il accorde au *Portrait du colonisé*, livre témoin d'« une expérience personnelle qui coïncide avec la mienne [...] [et qui vient] à temps pour nous et pour tous ceux qui vivent la même expérience



amère. Il les aidera non point à se libérer totalement, mais à se comprendre, ce qui est le commencement de la délivrance. À ce titre, il est plus qu'un livre vrai, il est une bonne action ».<sup>1</sup>

– Les modèles idéologiques doivent, eux, à deux moments différents. Tout d'abord, durant l'adolescence, c'est parmi la jeunesse juive de l'Hachomer Hatsaïr et au contact des dirigeants du mouvement Keren Kayemeth Lelsraël (Fonds national juif), qu'ils soient européens (Joseph Fischer) ou Tunisiens (Isaac Louzoun, Lucien Brami et Igal El Al) que Memmi cherche sa voie de façon tâtonnante. Grâce à des camarades qu'il admire, comme Paul Sebag, il se sent également proche du parti communiste, sans aller jusqu'à partager ses activités. Ensuite, c'est dans le Paris de la Libération, la guerre ayant brisé bien de ses convictions de jeunesse, et à travers de nouveaux modèles intellectuels comme Martin Buber dont il ambitionne d'introduire l'œuvre en France, ou Jean-Paul Sartre qu'il convainc de donner un article à la revue estudiantine *Hillel* qu'il dirige, qu'il va acquérir une philosophie de l'existence qui, tout en restant attachée à la judéité, doit beaucoup moins au sionisme et à l'État d'Israël auquel il reviendra plus tard, mais par un autre biais que l'idéologie, comme un des adjuvants indispensables à la libération du Juif.

– Quant aux modèles de style, ils sont à rechercher parmi les lectures, du côté d'auteurs classiques : Pascal – nous l'avons vu – mais surtout *Les Essais* de Montaigne, « 1<sup>er</sup> écrivain qui ait osé directement une confession publique », *Les Confessions* de Rousseau et le *Journal* de Gide, qui resteront longtemps les livres de chevet du jeune Memmi. Il est d'ailleurs surprenant de noter combien l'intime semble l'avoir très tôt passionné, « le journal, plus encore que la confession [car il] est la forme la plus directe d'expression de soi (à cause de son morcellement, de la suppression des transitions, qui sont la colle pour relier les morceaux, la sauce pour la viande, etc.) » (non daté, 1983).

## 6. Le journal comme laboratoire

Lorsque le journal est celui d'un artiste, il peut constituer, au moins à des moments précis d'élaboration d'une œuvre, l'atelier de cette création. Ainsi des *Faux Monnayeurs* d'André Gide, roman lu et relu par Memmi, et du journal qui l'accompagne : « Je comprends mieux, en relisant les *Faux-monnayeurs* après le *Journal*, quel fut le rôle de son journal dans l'élaboration de l'œuvre de Gide : un laboratoire » (24 septembre 1953).

Tout comme cet écrivain qui eut sur lui une grande influence, Memmi utilise en plusieurs occasions son journal comme laboratoire d'un roman en cours de fabrication. Si je n'ai pu à ce jour retrouver trace d'un *Journal du Désert* et d'un *Journal du Pharaon*, pourtant mentionnés dans l'inventaire, j'ai plusieurs fois évoqué avec lui son *Journal du Scorpion* dont il m'a confié le dossier en vue d'une publication. Raison

1. Lettre inédite, 15 octobre [1957].

pour laquelle j'ai également écarté de cette édition les journaux de création, profitant de la nette césure que provoque dans le *Journal*, à partir de 1963, la longue élaboration du *Scorpion* (Gallimard, 1969) et me promettant de publier de manière autonome ce dossier que Memmi, sur le point de concevoir son roman, proposa de livrer, morceau par morceau, à un magazine sous la forme d'un « journal d'écrivain », avant de se rendre compte des dangers d'une telle entreprise :

Au moment de commencer ce journal d'écrivain, je me rends compte à quel point il est périlleux pour moi. Écrire immédiatement pour des lecteurs risque d'influer sur ~~la~~ ma démarche plume, peut-être même sur le sentiment (avril 1960).

Mais ceci est une autre histoire, qui vaut la peine qu'on y revienne dans un prochain ouvrage.

## 7. Journal d'un apprentissage

Enfin – c'est là l'une des raisons d'être principales de ce journal, et pour moi l'une des plus intéressantes à analyser parce que plus spécifique à la littérature francophone –, le journal de Memmi est d'abord et avant tout, en ses jeunes années, le journal d'un apprentissage, tenu comme un véritable cahier d'exercices pratiques. C'est ce que nous pourrions appeler sa « fonction cahier de brouillon ».

### *L'apprentissage linguistique et stylistique*

Tout lecteur doit garder à l'esprit que 10 ans à peine avant de rédiger les premières lignes de ce *Journal*, son auteur était totalement incapable de s'exprimer en français. Lorsqu'il l'entame à seize ans, il est pleinement conscient qu'il maîtrise encore très mal cette langue : « J'ai de nets progrès à faire en écriture » – confesse-t-il le 12 décembre 1937, avant de s'attribuer un bon point le mois suivant : « J'ai fait de notables progrès » (4 janvier 1938). Il lui faut donc « écrire *tous* les jours quelques lignes où je ferai un effort d'exacte expression » (juillet 1948).

Tel est le but qu'il se fixe de manière scolaire, en s'appliquant à des exercices de style (9 juillet 1947), à des rédactions ou à des dictées qu'il autocorrige à l'occasion et double de sévères annotations marginales : « mal dit » ou « à réécrire ».

Cet apprentissage difficile est nettement perceptible à travers les approximations lexicales, les fautes de grammaire ou de conjugaison (usage du subjonctif ou du futur hypothétique), les difficultés orthographiques ou phonétiques, comme les hiatus, si révélateurs, me semble-t-il, d'une étrangeté dans la langue. Si j'ai multiplié les [*sic*] dans l'édition de ce *Journal*, c'est pour y suivre l'évolution de cet apprentissage sur plus de vingt ans : ce n'est que dans la décennie 50 que Memmi apprendra à doubler le R d'*embarras* ou *débarras*, le M de *commode* ou *accommoder*, à substituer *vraiment* à *vraieiment*, *journaux* à *journeaux*, à vaincre les hiatus (*si il* ou *de a...*) ou à surmonter les pièges de la conjugaison.

Néanmoins, c'est aussi grâce à cet effort que Memmi développera son goût pour les néologismes et parviendra à se forger un vocabulaire propre, nécessaire à l'expression de ses idées et à la conception de ses théories. Dans une note tardive du *Journal*, il déplore « la rigidité du français qui se manifeste entre autres par

d'insupportables et souvent illogiques règles grammaticales, et surtout par l'absence de nombreux vocables qu'il suffirait de bâtir [...] et que l'usage, on ne sait pourquoi, n'a pas inventés » ; et il ajoute : « Étranger, je m'étonne des manques et tâche d'y pallier » (non daté, 1986).

De là ses trouvailles conceptuelles telles qu'*hétérophobie* ou le fameux triptyque *judéité*, *judaïsme* et *judaïcité* dont j'ai montré dans l'édition génétique des *Portraits* comment il n'a remplacé qu'à partir du *Portrait d'un Juif* (1962) le vieux terme *juiverie*,<sup>1</sup> si négativement connoté.

Pour de semblables réussites, combien, cependant, de tentatives malhabiles ou carrément ratées de créations lexicales demeureront dissimulées dans ces pages ! Soit, à titre d'exemples et par ordre chronologique d'apparition : *intuitionnisme*, *saccharomes*, *ratatinement*, *aboulisme*, *hommuncule*, *fémellité* ou *constricté*.

### *L'apprentissage de soi et du monde*

Tout journal est à la fois, et par définition, exercice d'autoanalyse et confrontation avec le monde. Espace d'apprentissage et de reconnaissance, affichant sous une forme brute un réel à peine advenu, il permet de « se regarder vivre » (12 mars 1943).

Pour le jeune Memmi, il s'agit aussi, dans un premier temps, de dépasser sa condition native, vécue comme une « condition impossible ». À cet égard, il doit, d'une part, se comprendre et comprendre sa judéité et son statut au sein de la relation coloniale, et, d'autre part, appréhender l'univers de l'Autre, sa langue, ses mœurs, sa culture.

Le journal de l'avant-guerre témoigne bien de cette volonté de sortir coûte que coûte, par la connaissance et/ou par l'action, d'une condition native dont il a honte et qu'il rejette violemment. Si l'acquisition de la langue dominante est pour ce faire essentielle, elle n'est pas la seule contrainte. Il lui faut également apprendre à connaître les autres et comme le héros du *Désert* « faire l'épreuve des hommes » ; c'est-à-dire se résoudre à la rupture avec le milieu originel à la fois contraignant et rassurant – ce que feront tous les héros des romans de Memmi, hormis le narrateur d'*Agar* qui, au contraire, renoue avec lui, compromettant ainsi un nouvel équilibre conjugal créé à l'étranger, en marge de la communauté.

### *Apprenti-écrivain*

Ces apprentissages accomplis, la soif d'écrire, à l'origine qu'on le veuille ou non de la tenue de tout journal, ne se limite pas en l'occurrence à une nécessité existentielle – écrire pour vivre, pour échapper à l'enfermement communautaire et au monolinguisme imposé par la colonie. Très tôt chez Memmi, cette nécessité est subsumée dans un besoin de création surgi d'une fausse alternative entre connaissance et action, apprentissage et réalisation de soi et exacerbée par l'obsession du temps perdu que vient pernicieusement renforcer la tenue d'un journal.

Soif qui s'accompagne de bien des scrupules : la question « est-ce que je peux ? », qui signifie tout à la fois « est-ce que je suis capable de ? » et « est-ce que j'ai le droit

1. Toujours présent dans le *Journal* 1957 qui souligne qu'« un Juif doit se déterminer globalement par rapport au judaïsme et à la juiverie ».

de m'émanciper du groupe, d'enfreindre la solidarité nécessaire à sa survie ? », cède progressivement la place à celle du « comment faire ? ».

Le genre qu'est le journal pose cette double interrogation en même temps qu'il lui donne une première réponse : parce qu'il est in-forme et in-fini, il débouche sur tous les possibles, sur tous les genres, littéraires et non littéraires. Plus encore, il tend parfois à se substituer à l'œuvre de de création ou à en donner l'illusion.

Je suis tenté très souvent dans mes notations sur ce journal de créer, d'amplifier, d'imaginer, de faire une sorte de roman. Ce qui, s'il enjolivera le roman [*sic, sans doute pour le journal*], en diminuera la sincérité (23 septembre [1937]).

De fait, dès les premières années, ses velléités d'écriture amèneront le diariste à égrener une chronique familiale qu'il intitulera « Eux et moi ». Déjà, il songe à puiser largement dans son journal pour imaginer, d'abord naïvement, « un livre qui [lui] permette de vivre sans faire autre chose que des études. Mais quoi ? Pourquoi pas 1 livre sur [s]a famille nombreuse ? », puis plus sérieusement, programmé dès 1942, « une espèce de roman autobiographique où [il] racontera l'éloignement progressif d'un jeune homme de son milieu, de ses amis, pour rentrer en lui-même et à la découverte de la Connaissance », ce qui sera, peu ou prou, le sujet de son premier roman, *La Statue de sel*.

Plus tard, ce sera, courant de feuillet en feuillet, l'histoire édifiante et cocasse de « La Philantrope », ou encore « Les F... », sortes de chroniques filées sur un grand nombre d'années, de 1957 jusque dans la décennie 70, dont les développements inspireront longtemps après la section « Femmes » du *Mirliton du ciel* (1990), puis certaines nouvelles du recueil *Térésia et autres femmes* (2004).

Journal intime ou extime, journal des voyages ou des lectures, d'apprentissage ou de création... Ces différentes dimensions peuvent évidemment être associées ou se succéder sur la durée, voire se mêler à telle ou telle occasion : on trouvera ici ou là dans ce *Journal* des bribes de récits de voyages (en Algérie pendant la guerre, puis dans les années 50 ; en Alsace et en Allemagne ; en Suisse et en Italie...), maintes réflexions sur l'élaboration de *La Statue de sel*, d'*Agar* ou sur des projets finalement non aboutis.

De même, l'épisode extime de la rencontre avec Bourguiba, s'inscrit-il dans un contexte plus intime, au moment où – Memmi étant revenu au pays avec sa femme catholique, ce qui est aussi le cas de Bourguiba, qui se montre désireux de discuter avec l'écrivain de cette question du mariage mixte – ils se trouvent l'un et l'autre confrontés, face au colonialisme, à un double dilemme. Un dilemme politique : « devenir complice ou refuser »<sup>1</sup> que l'un surmontera dans le combat nationaliste, l'autre dans l'écriture d'un « journal tunisien » qui se transformera en *Portrait du colonisé* et *Portrait du colonisateur* – doublé d'un dilemme personnel qui se traduira dans un cas par un divorce, et dans l'autre se surmontera dans la fiction.

---

1. Dilemme politique aggravé pour Memmi du fait que n'étant pas musulman et ne s'exprimant pas en arabe, qui sont depuis longtemps deux piliers primordiaux des luttes nationalistes au Maghreb et deviendront les fondements constitutionnels de la Tunisie indépendante, il ne peut se sentir pleinement accepté dans ce combat.

---

■ FEUILLETS 1954 NON DATÉS	945
■ ANNEXE 1954. <i>UN DÉBAT AVEC ANTOINE COLONNA</i>	950
■ 1955	952
■ FEUILLETS 1955 NON DATÉS	994
■ 1956	1002
■ FEUILLETS 1956 NON DATÉS	1112
■ 1957	1117
■ FEUILLETS 1957 NON DATÉS	1144
■ 1958	1169
■ FEUILLETS 1958 NON DATÉS	1194
■ 1959	1209
■ FEUILLETS 1959 NON DATÉS	1231
■ 1960	1248
■ FEUILLETS 1960 NON DATÉS	1285
■ 1961	1305
■ FEUILLETS 1961 NON DATÉS	1345
■ 1962	1360
■ FEUILLETS 1962 NON DATÉS	1374

## *Annexes*

*p. 1383*

---

■ NOTE [ <i>Auto-</i> ]BIOGRAPHIQUE	1385
■ CHRONOLOGIE	1387
■ INDEX	1413

Retrouvez tous les ouvrages  
de CNRS Éditions  
sur notre site

[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)